



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

Lapérouse / Anne Pons
éd. Gallimard, 2010
cote : 57.497

Journaliste-écrivain, passionnée par la mer, Anne Pons propose une nouvelle biographie de Lapérouse destinée au grand public éclairé. La tragique disparition du grand navigateur dans une tempête en 1788 à Vanikoro a donné lieu jusqu'à aujourd'hui à de multiples recherches et travaux.

On sait que jeune officier de marine, Jean-François de Galaup de Lapérouse (du nom d'une métairie familiale Lapeyrouse : *La pierreuse* qu'il écrivit La Pérouse lorsqu'il devint comte, tandis qu'une ordonnance de 1839 restitua l'orthographe locale en un seul mot Lapérouse) se distingue par un raid audacieux dans la baie d'Hudson en 1782. C'était un an avant le traité de Paris qui donna l'Indépendance aux Etats-Unis mais Washington s'opposa à la récupération de la Louisiane et du Canada. Coûteuse en hommes, cette guerre fut ruineuse ; elle fut l'une des causes de la Révolution, mais l'on voulait « prendre une revanche sur les odieux vainqueurs de la guerre de sept ans ».

Ainsi distingué, Lapérouse (à peine marié depuis deux ans ; sa femme Eléonore attendra vainement son retour avant de décéder en 1807, pratiquement sans ressources) est choisi par Louis XVI pour prendre la tête d'une grande expédition de circumnavigation scientifico-commerciale. Les instructions détaillées du monarque « révèlent un savoir surprenant de la part d'un roi si souvent rabaissé et réduit au rôle de lourdaud. Que n'a-t-il exercé pareille autorité dans les autres domaines ... ».

Après avoir contourné le cap Horn, Lapérouse fait escale, avant Hawaï, à l'île de Pâques. Selon l'auteur, « on sait aujourd'hui qu'une catastrophe climatique fit disparaître la forêt vers 1650 » : elle pouvait être volcanique ou plus prosaïquement humaine en raison du surpeuplement ! La traversée est longue. Lapérouse « prend des dispositions contre le scorbut dont l'humidité reste à ses yeux la cause première ». Il prend toutefois la précaution de fournir aux membres de l'équipage, « à leur insu, une infusion de quinquina ».

On connaît le drame de « Port-des-Français » (baie de Lituya) sur la côte d'Alaska le 13 juillet 1786 : deux biscayennes envoyées en reconnaissance sont aspirées par le jusant et culbutées par la barre : vingt et un officiers et marins sont perdus ! Mille peaux de loutre de mer sont préparées avant que l'expédition ne suive la Côte occidentale d'Amérique du Nord jusqu'à la mission espagnole de Monterrey en Californie. On peut se demander pourquoi





Académie des sciences d'outre-mer

Lapérouse n'a pas prolongé sa route vers le Japon en longeant les îles Aléoutiennes plutôt que de traverser le Pacifique afin de livrer les peaux à Macao, enclave portugaise aux portes de la Chine méridionale. Déjà, « les savants pestent contre la rareté des escales (il y en aura treize en tout) » ; cette différence de préoccupations entre marins et savants est un problème récurrent à cette époque (cf. Nicolas Baudin, 1800-1803). Le jugement de Lapérouse sur la Chine paraît sévère : « *On ne rapporte que du thé vert ou noir ... Je compte pour rien les porcelaines qui lestent les navires et les étoffes de soie qui ne procurent aucun bénéfice* » !

Anne Pons s'émerveille : « Admirons ces explorateurs qui lancent sur son erre l'anthropologie moderne ». On sent qu'elle s'intéresse plus aux hommes et aux sciences humaines qu'aux connaissances acquises par les Scientifiques (dont il est vrai la plus grande partie sera perdue dans le naufrage) ou aux voies nouvelles ouvertes par l'exploration, ne donnant guère d'indications de localisation sur les îles encore inconnues des Occidentaux. Ainsi, dans la mer de Tartarie (du Japon), « le 21 mai 1887, ils ont connaissance de l'île Quelpaert ou Tsé-Tsiou » (cf. l'île sud-coréenne de Cheju, 33°30'N – 126°30'E) ou le 26 : « l'île Dagelet » (cf. Ullüng Do, vers 37°40'N – 131°E) ... Début juillet, Lapérouse « découvre un détroit entre Sakhaline et Hokkaido », il sera baptisé « détroit de Lapérouse (débaptisé Soya Strait par nos amis anglais) » !

L'expédition longe bientôt les montagnes du Kamtchatka. Selon Lapérouse, « *toute cette côte paraissait hideuse, avec ... ces masses énormes de rochers que la neige couvrait encore* ». Nous sommes bien au XVIII^e siècle, lorsque les montagnes étaient un spectacle d'horreur ! ». A Petropavlosk, l'accueil russe est courtois mais pour Lapérouse, « *les danses kamtschadales évoquent les convulsionnaires des tombeaux de Saint Médard* » ; quant aux femmes, « *elles exhalent une odeur d'huile et de poisson* ». L'expédition y reçoit du courrier de France et Lapérouse y répond en renvoyant par « un voyage terrestre épuisant mais qui le sauva du sort tragique de l'expédition », le jeune Barthélémy de Lesseps ; fils du consul de France à Saint-Pétersbourg, il avait été engagé comme interprète de russe !

Un courrier de Versailles du 15 décembre 1786 avisait Lapérouse : « *L'Angleterre s'est déterminée à former un établissement à la baie de Botanique* (sur la côte ouest de l'Australie) ». En réalité, Botany Bay se situe près de Sydney au sud-est de ce pays-continent ! Détourné, selon Anne Pons, de son itinéraire pour cette mission de renseignement sinon d'espionnage, Lapérouse repart dès le lendemain 29 septembre 1787 pour une traversée nord-sud cette fois du Pacifique avec des navires fatigués et peu de vivres. Cook avait prévenu du danger : « *s'y trouvent des rochers de corail ... d'une profondeur qu'on ne peut mesurer et qui sont toujours couverts à marée haute ...* ».

La route est longue. Lapérouse écrit : « *Nous murmurions de la fatalité qui nous avait fait parcourir ... une longue ligne sans faire la plus petite découverte* », et plus loin : « *Les philosophes font leurs livres au coin du feu et je voyage depuis trente ans : je suis témoin de l'injustice et de la fourberie de ces peuples* ». Le 10 décembre 1787, c'est le drame à l'escale de ravitaillement de Tutuila (une des îles mais pas la plus grande de l'archipel des Samoa) : son adjoint le breton P.A. Fleuriot de Langle, commandant l'Astrolabe, est massacré « *à coups de massue et de pierres* » avec deux de ses compagnons. Pourtant la veille : « *les femmes, dont quelques-unes étaient très jolies, offraient, avec leurs fruits et leurs poules,*



Académie des sciences d'outre-mer

leurs faveurs à tous ceux qui avaient des rassades à leur donner ... ». Lapérouse est amer : « Nous les avons comblés de présents ... nous avons semé ... toutes sortes de graines utiles ; nous avons laissé des cochons, des chèvres et des brebis ... Nous ne leur avons rien demandé en échange : néanmoins ils nous ont jeté des pierres et ils nous ont volé tout ce qui leur a été possible d'enlever ».

Le 27 décembre 1787, ils découvrent l'île de Vavao (ou Vava'u) au nord des Tonga avant de mouiller fin janvier 1788 à Botany Bay envahi par la flotte anglaise d'A. Philipp qui vient y débarquer huit cents convicts pour fonder la colonie australienne. On ne peut y parler du « foisonnement de la flore » au sens de richesse de la végétation, c'est une lande aride, raison entre autres du transfert à Sydney. Quinze kilomètres les séparent, mais, note l'amiral François Bellec (in *Les esprits de Vanikoro*, Gallimard, 2006), « aucun des deux (chefs) n'a consenti à faire la première visite protocolaire », en raison de susceptibilités réciproques !

La dernière lettre de Lapérouse à un ami est douloureuse : « *Dis à ma femme qu'elle me prendra à mon retour pour mon grand-père ... Je n'ai plus ni dents ni cheveux ...* ». Il n'a pas 47 ans ! Le 15 mars 1788, « les frégates mettent à la voile » ; personne ne devait les revoir.

L'ouvrage pourrait s'arrêter là mais justement aujourd'hui encore le mystère Lapérouse continue à passionner. En février 1791, l'Assemblée nationale vote des crédits pour envoyer une expédition de secours commandée par Joseph-Antoine Bruny d'Entrecasteaux, qui, après la Tasmanie, longe la côte occidentale de Nouvelle-Calédonie cartographiée pour la première fois par l'hydrographe Beautemps-Beaupré. Plus au nord, « au sud-ouest de l'archipel de Santa Cruz (îles Salomon), d'Entrecasteaux arrive en vue de *l'île de la Recherche* ». Comme le relève Anne Pons : « Ironie du sort, il ignore qu'il n'est pas à plus de dix lieues de Malicolo (actuel Vanikoro), lieu de la tragédie. Or nous savons qu'en 1791, vivaient encore à Vanikoro deux hommes de l'équipage de l'*Astrolabe* ... ». Ils étaient à deux doigts de les retrouver.

La seconde expédition commandée par A.A. Dupetit-Thouars partit onze (et non huit) mois plus tard. Elle aura encore moins de chance ; ses membres se feront interner au Brésil. Il faudra attendre 1827 pour que le capitaine irlandais Peter Dillon suivi du Français Jules Dumont D'Urville, découvrent les restes du naufrage. Depuis 2005, les recherches menées par l'association Salomon avec les moyens de la marine nationale ont apporté de notables précisions (dont un squelette) sur cette tragédie.

Avant les repères chronologiques et les nombreuses références bibliographiques, Anne Pons conclut ainsi son ouvrage : « Que la gloire et l'infortune fussent indissociables, la vie de Jean-François de Galaup de Lapérouse en est l'exemple le plus accompli ».

Yves Boulvert